

BENJAMIN RABIER

GEDEON TRAVERSE L'ATLANTIQUE



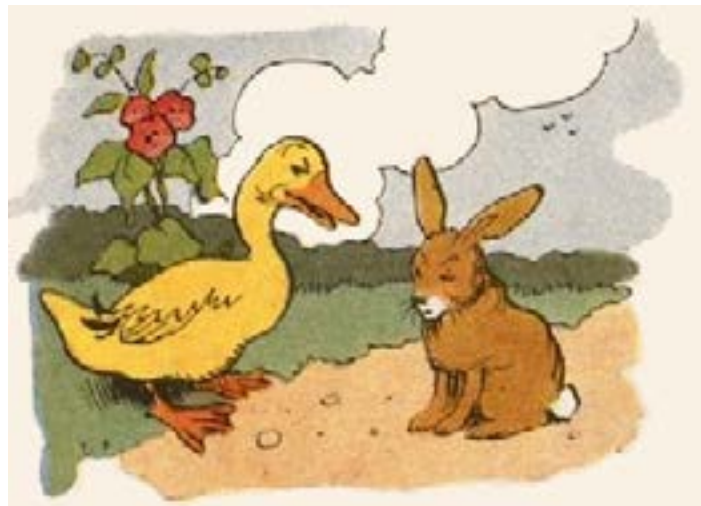
PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Troisième partie

Gédéon traverse l'Atlantique

Troisième partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier



Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson
et Dominique Richier



Après vingt jours de voyage, le cuirassé
jetait l'ancre dans la baie de Villefranche.

Gédéon reprit Sosthène sur son dos et le
débarqua sur la côte.



Enfin nous voici en France, pays de la
belle nature et des jolies rainettes.

Car depuis un an, Gédéon était privé
des appétissantes grenouilles vertes,
ornement des prairies.



Il en poursuivit une qui le narguait et la
manqua.

Du coup son amour du pays baissa de
vingt pour cent.



Plus loin, une rainette de rivière, dodue
et appétissante dormait à l'ombre d'une
borne.



Sans bruit le canard s'approcha de la
proie convoitée, mais il avait compté sans
la vigilance de la prudente bestiole qui ne
dormait que d'un œil.



Celle-ci fit un bon et s'engouffra dans le trou d'un mulot qui lui donna asile.

- Voilà maintenant que les rongeurs s'entendent avec les rainettes pour mystifier les canards, s'écria Gédéon. Vraiment, c'est à douter de tout !!

Le soir Gédéon s'endormit et rêva...

Dans le songe doré qui ensoleillait son cerveau, il vit un monde s'aimant et fraternisant en liberté.



Malheureusement son réveil fut gâté par les désillusions sans nombre qui l'attendaient.

Loin des sentiments d'amour et de fraternité, les rivalités, les haines et les appétits étaient aussi cruels, aussi barbares qu'autrefois.

Tous les êtres se faisaient la guerre du plus petit jusqu'au plus grand.

Ce n'étaient que disputes, poursuites, pugilats, guet-apens et combats.



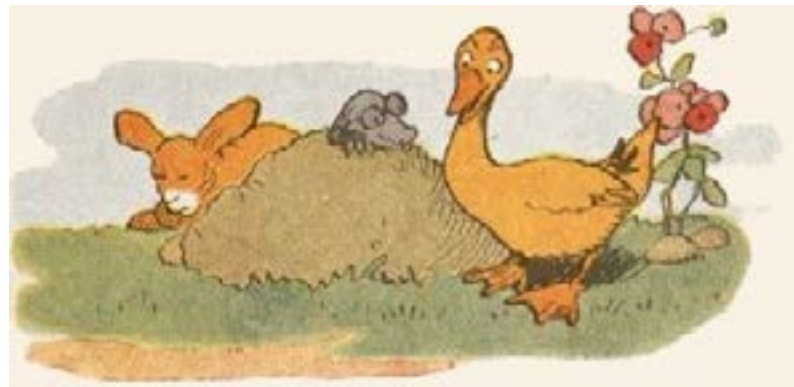
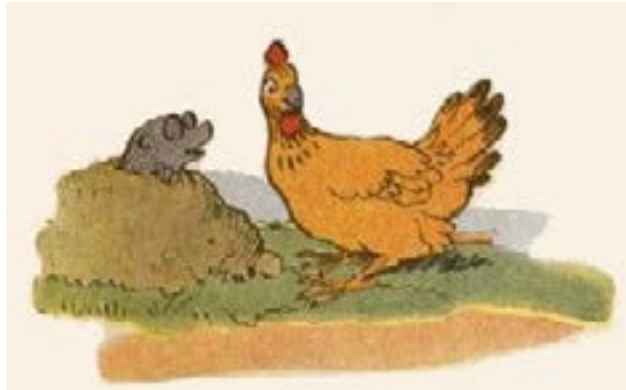
Gédéon retrouvait ses congénères plus sauvages encore qu'il les avait laissés.

On aurait dit que la terre n'était qu'un vaste champ de bataille.

Le vainqueur, dès qu'il avait terrassé sa victime, en cherchait une autre.



- L'enfer a débordé sur la terre, s'écria, indigné, le brave canard. Là, où j'avais laissé des anges, je retrouve des démons!



Désillusionné, écœuré et l'âme ulcérée,
Gédéon s'épancha auprès de la taupe,
Arthémise.

« Je suis si outré ma pauvre amie, dit-il,
que je vais retourner d'où je viens. »

- Calme-toi, répondit la taupe, rien
n'est changé depuis ton départ, c'est
tout simplement ton imagination qui a
travaillé. Écoute-moi, les passants sont
avertis par moi de ton arrivée. Tu es
toujours aussi populaire, en ce moment,
tous te recherchent pour te souhaiter la
bienvenue.



- Non, je ne veux pas les voir. Je me
sauve ; viens Sosthène, dit-il à son fidèle
compagnon.

Mais à ce moment précis, débouchèrent,
au détour du chemin, les premiers
poursuivants, qui arrivaient la bouche en
cœur ou le sourire aux lèvres.

« Sauve qui peut », cria Gédéon en
faisant demi-tour ; et il détala d'un
vigoureux coup d'ailes.

Toute la meute se rua sur les pas du bon canard.

Celui-ci qui avait un peu d'avance se livrait à des efforts surhumains pour la conserver.

« Vive Gédéon » criaient les poursuivants en délire, et leur nombre grossissait à vue d'œil.

Fatigué, Gédéon, dont les ailes ne pouvaient plus le soulever de terre entra dans les communs du château des Ortolans.





Un jardinier qui arrosait la pelouse à l'aide d'un tuyau d'au moins quarante mètres de long, fut effrayé à la vue de la multitude hurlante et vociférante des habitants des fermes environnantes.



Il se déroba en pénétrant, la lance à la main, dans un pavillon voisin ; tandis que Gédéon lui emboîtait le pas, poursuivi par la meute en gaieté.



Le jardinier traînait toujours le tuyau qui se dévidait au fur et à mesure de sa course, passait de pièce en pièce, d'étage en étage, de balcon en balcon, de lucarne en lucarne.

Et cette course effrénée, épique, funambulesque, eut des résultats franchement inattendus.



Le régisseur du château se trouva,
dès son réveil, entouré d'un groupe de
visiteurs, qui semblaient s'être donné le
mot pour assister à son petit lever.

« Je suis perdu, s'écria le pauvre homme,
les animaux se sont mis en révolution. »



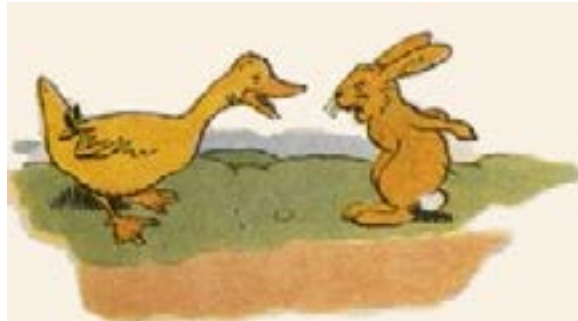
Pendant ce temps, Gédéon s'enfuyait par un tuyau de cheminée, et, c'est couvert de suie, qu'il chercha un refuge sur le toit de la maison.

Quand après un repos, il eut repris ses forces, il put voler jusqu'au coq du clocher.



C'est là qu'il se délassa.

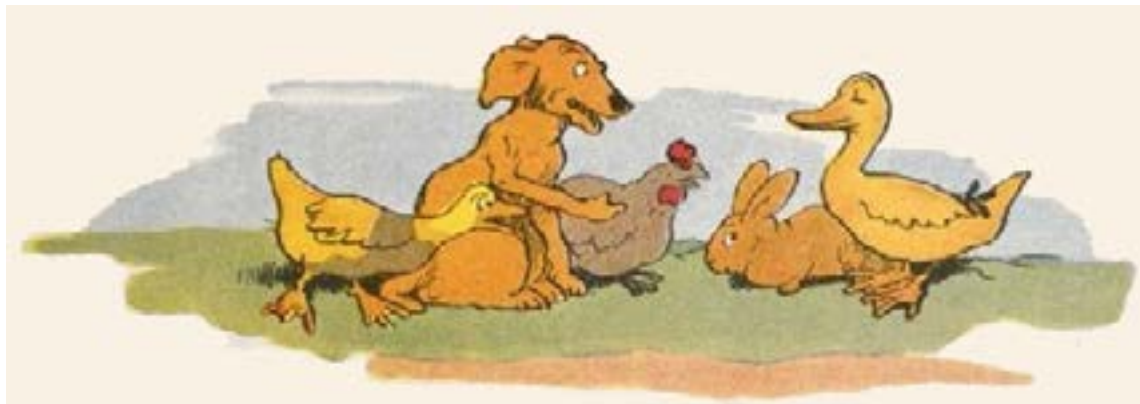
Une pluie bienfaisante vint le rafraîchir et le débarrassa de la suie qui le recouvrait.



Du haut de son perchoir improvisé notre canard assisté à la débandade de ses poursuivants.

Ceux-ci abandonnant leur course épique pensaient à regagner leurs pénates.

Quand tout fut rentré dans le calme, Gédéon redescendît à terre où il rencontra Sosthène, qui, au début de la bagarre, s'était réfugié dans le cellier du château.



- Quelle aventure... Je crois que le mobilier du pavillon du régisseur a été un peu dérangé.

Puis Gédéon rencontra sur son chemin Médor, le gardien du domaine des Ramées.

- Bonjour, Gédéon, dit aimablement le chien.

- Vous ne m'intéressez plus, ni vous ni vos amis ; laissez-moi en paix, répondit le canard.



- Permettez-moi d'insister, bon Gédéon, dit le chien, tous nos malheurs viennent de trois chenapans qui dévastent et terrorisent la contrée. La vipère Orti qui vient de piquer une pauvre petite paysanne, qui se rendait à l'école ; le renard Faupli qui dévaste les poulaillers et le blaireau Cambouis qui met à sac les garde-manger et les buffets. Débarrassez-nous de ces trois indésirables et la tranquillité renaîtra parmi nous.



- C'est bon, dit Gédéon, promettez-moi d'être sages et je vous débarrasserai de vos trois ennemis.

Quand Gédéon se trouva seul avec Sosthène, il dit au lapin : Tâche de trouver la retraite de la vipère.

- Je viens justement de la voir sur le chemin des Houx.

- Allons-y, dit Gédéon, je vais lui casser les reins d'un coup de bec.



La vipère, se devinant suivie, gagna, au plus vite, la porte d'une auberge auprès de laquelle elle avait vu un fusil de chasse déposé contre un arbre.

Elle s'en approcha et avec sa tête appuya sur la gâchette.

Une détonation formidable retentit et Gédéon, effrayé, s'enfuit à tire-d'aile, en compagnie de Sosthène.

Il était moins cinq, dit la vipère, si le fusil n'avait pas été chargé, j'étais démolie.

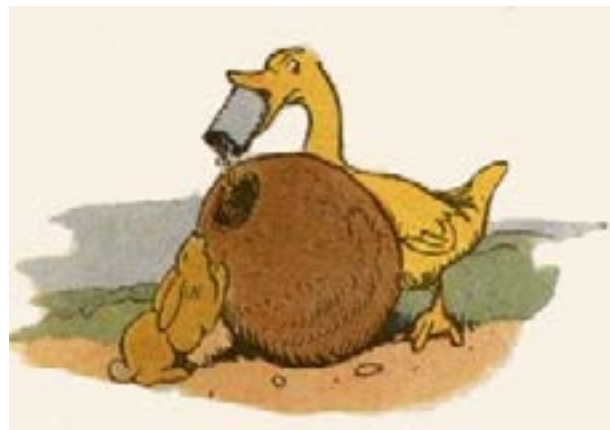
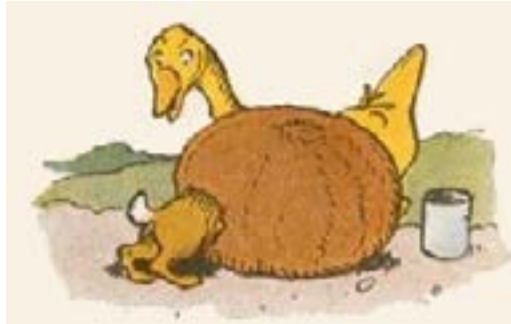


Le coup de fusil n'avait pas été sans commettre quelques dégâts dans la maison.

Les plombs avaient percé de mille trous la chemise de l'aubergiste, qui séchait sur une corde ; et, de plus, elle avait transpercé une cafetière toute remplie de son noir et odorant liquide.

Gédéon et Sosthène avaient complété de venir à bout de la vipère.

Ils y mirent toute leur imagination.



Voici le plan par eux adopté :

Sosthène creusa un grand trou dans une citrouille et Gédéon versa dans l'ouverture ainsi pratiquée le contenu total d'une boîte de clous, dits « clous de tapissier » qu'il avait trouvée dans quelque coin de maison.

Les deux compères placèrent alors la citrouille sur un chemin en pente rapide; et, pour lui servir de cale provisoire, Sosthène s'installa tout contre la citrouille, à l'opposé du trou.



La vipère arriva ; et, heureuse de l'aubaine qui lui était offerte, elle pénétra par l'ouverture pour se repaître largement des graines du cucurbitacé.



Sosthène n'attendait que ce moment pour s'esquiver.



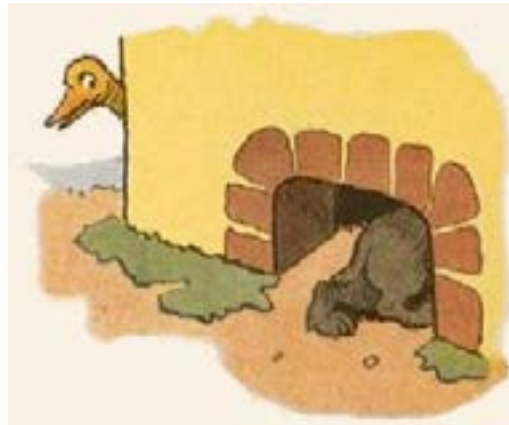
La citrouille décalée se mit à rouler sur la pente qu'elle descendit bientôt à une allure vertigineuse... mais le chemin était barré par une borne contre laquelle la citrouille vint s'écraser... Le but était atteint.

Percée de mille clous, la vipère gisait sur le sol où elle devînt en un instant la proie de son vainqueur.

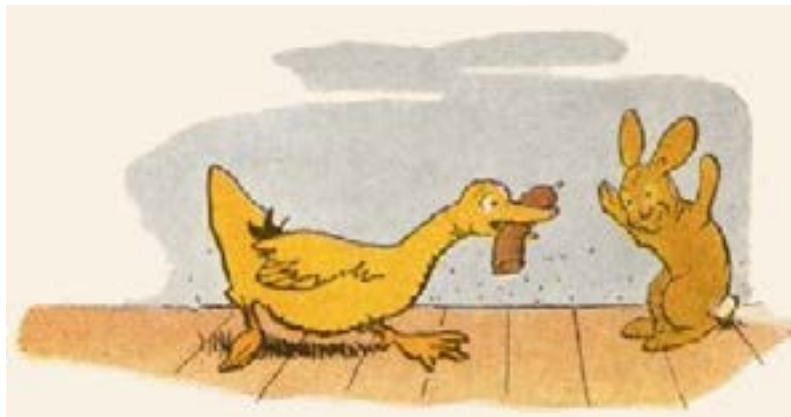
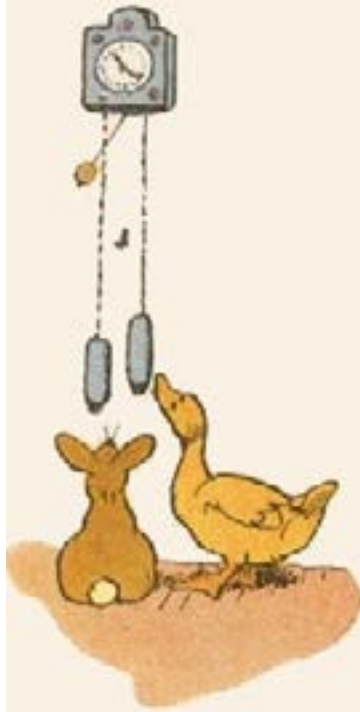


Un jour, Gédéon aperçut le blaireau Cambouis, chargé d'une belle douzaine d'œufs qu'il venait de dérober dans une couveuse.

- Ah ! cette fois, à nous deux, Cambouis, dit le brave canard ; ton tour, à toi aussi, est arrivé.



Dès le lendemain, Gédéon était aux aguets... il vit le blaireau qui, par un soupirail, pénétrait dans le cellier de la Ferme des Bancs.

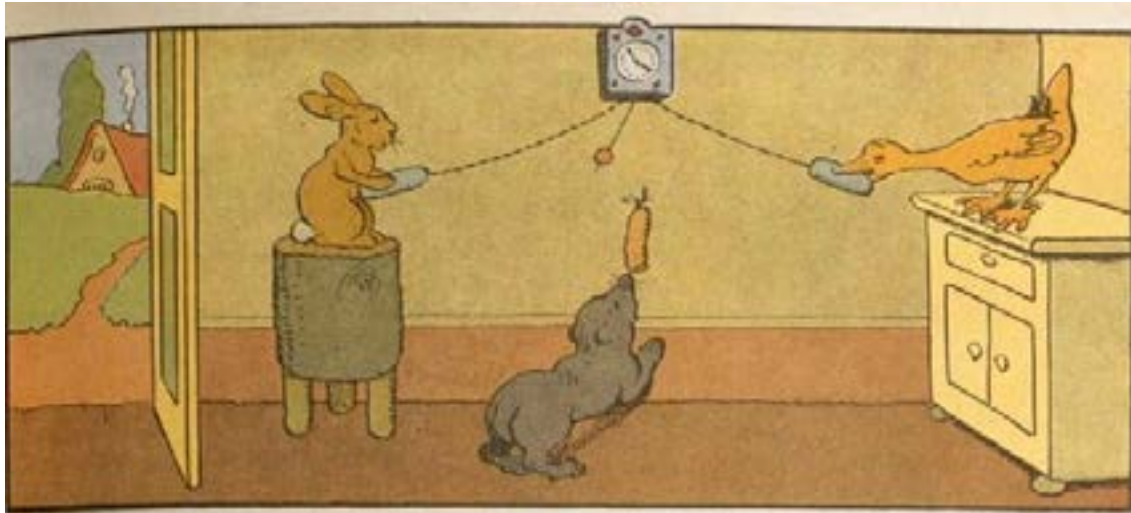


- Je te tiens, se dit Gédéon... après le cellier, c'est la cuisine que tu visiteras. Allons-y.

Il appela Sosthène et tous deux se glissèrent dans la cuisine en question.

Gédéon jeta un regard sur la pendule à poids ; puis, il prit dans l'office un superbe saucisson qui traînait sur une table.

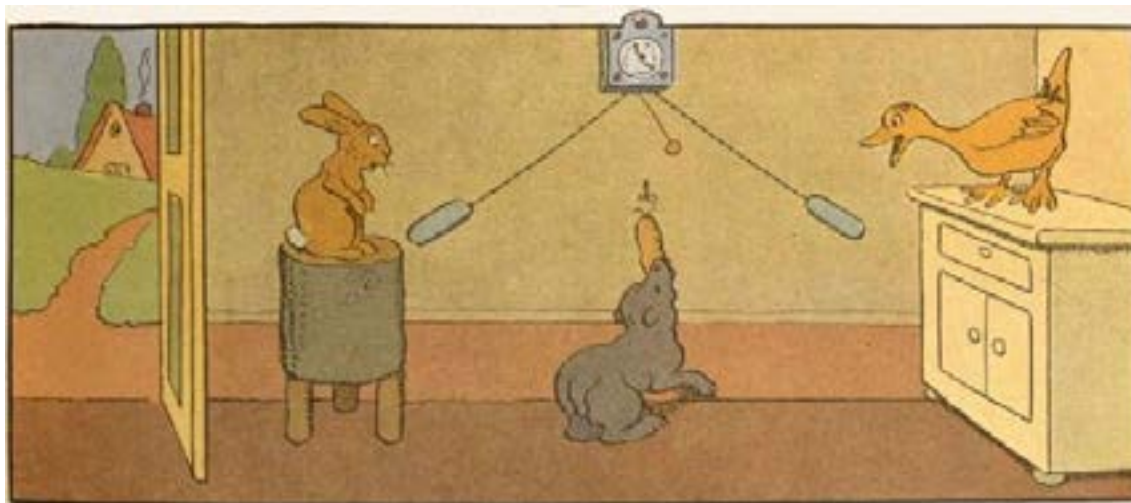
Son plan était bien tracé.



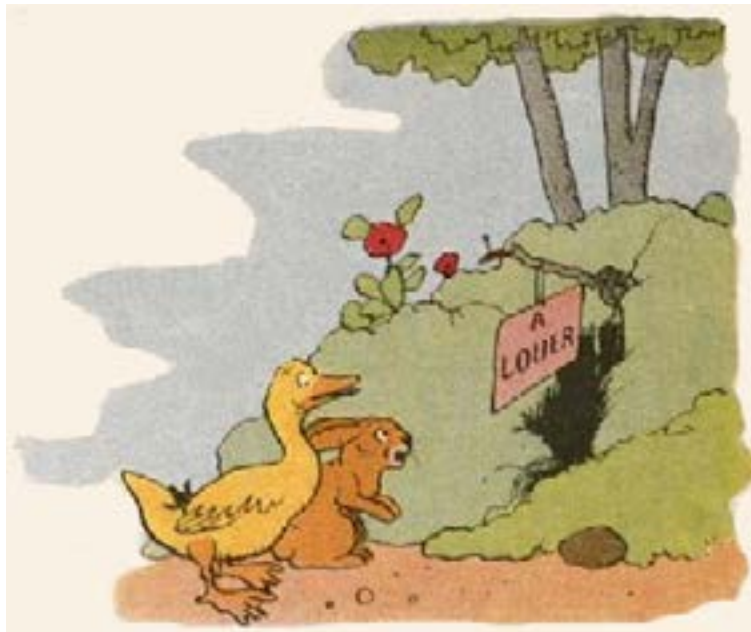
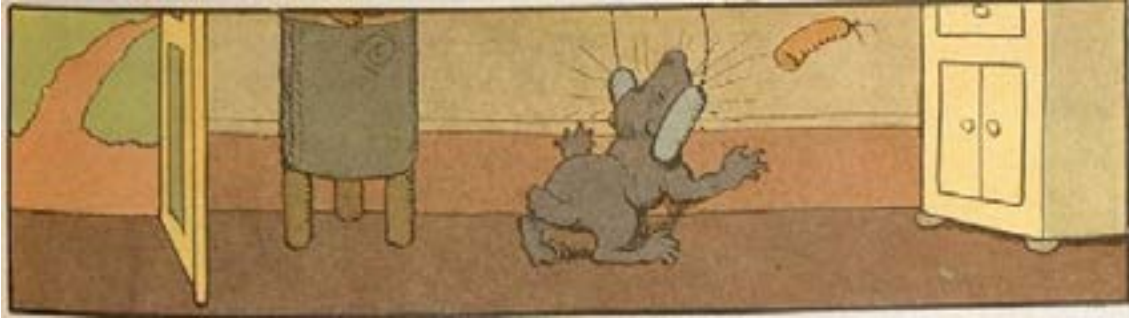
Il fixa le saucisson à un clou, entre les poids de l'horloge.

Saisissant ensuite un des poids dans son bec, il se transporta sur un buffet.

Quant à Sosthène, il se plaça de l'autre côté sur un billot, en tenant dans ses pattes l'autre poids.



Cambouis arriva, et son premier soin fut de se précipiter sur le saucisson.



Gédéon ouvrit le bec ; Sosthène ouvrit les pattes ; et les poids d'horloge, ainsi devenus libres, tombèrent sur la face de Cambouis, chacun de son côté.

La mâchoire du blaireau fut, cela se devine, réduite en capilotade.

Les deux amis quittèrent la ferme, laissant le blaireau qui crachait ses molaires, ses canines et ses incisives.

À quelque temps de là, passant devant la demeure du blaireau, ils s'aperçurent que le terrier était en location.



- Bon voyage, dit Gédéon... Cambouis doit être allé chez un dentiste pour se faire confectionner un râtelier.

En chemin, Gédéon aperçut sous une fenêtre un pauvre chien perdu, qui semblait affamé et qui regardait avec des yeux de convoitise un jambon accroché au volet d'une fenêtre.



N'écoutant que son bon cœur, Gédéon s'installa sur l'appui de la fenêtre et avisant, dans un cendrier, un cigare encore allumé, il s'en servit pour brûler la corde, le jambon tomba aux pattes du chien qui s'en empara avec la plus grande joie.

Heureux de l'aubaine, la pauvre bête se mit en quête d'un lieu désert pour déjeuner en toute tranquillité.

En chemin, il rencontra le renard Faupli qui, lui, n'avait rien trouvé pour son repas.



- Oh, oh, dit le renard, quel merveilleux jambon, ne pourrais-tu pas m'en céder un morceau, tu ferais une bonne action car voici deux jours que je n'ai pas mangé.

- Je n'ai rien pour couper ce jambon, répondit le chien sur un ton de méfiance.



- Moi, j'ai ce qu'il faut, dit Faupli... Pousse seulement le jambon dans la direction que je t'indiquerai... tu verras surgir de terre un instrument qui coupera en un clin d'œil un morceau de ton jambon.



Tout en maintenant dans ses crocs
l'opulente victuaille, le chien la traîna
dans l'herbe vers le point indiqué par le
renard.

Soudain, un petit bruit de léger déclic
se fit entendre et un piège à loup caché
dans l'herbe se referma sur le jambon
qu'il coupa en deux, bien inégalement
d'ailleurs, car il ne resta dans la gueule
du trop confiant chien qu'un petit
morceau de l'exquis jambon.



Faupli sauta sur le gros bout qui s'était détaché et l'emporta.

- Merci de ton obligeante charité, dit-il au chien sur un ton de raillerie.

Mais, de loin, Gédéon avait assisté à la scène.

La ruse du renard ne lui avait pas échappé.

Il savait que Faupli connaissait admirablement les emplacements des pièges à loup.



Notre canard avait compris la duplicité du chien.

- Il faut nous débarrasser de ce Faupli, dit-il à Sosthène. J'ai un plan infallible, tu vas voir. Je vais te saisir par les oreilles, t'enlever de terre et te faire passer au-dessus de la fontaine pétrifiante de la Vallée... cette fontaine que tu vois là-bas. Dépêchons-nous, car j'aperçois ce maudit renard qui arrive vers nous. Ne perdons pas une minute.



Tout se passa ainsi que Gédéon l'avait prévu.

Le renard vit le lapin et il fonça dessus.
Gédéon saisit Sosthène par les oreilles.



Absorbé par la hantise de sa proie, le renard ne quittait plus des yeux le petit lapin.

Il ne vit pas la source et disparut dedans.



Le fond en était si boueux qu'il ne put
en sortir, et c'est ainsi qu'il rendit sa
méchante âme au diable.

Il resta un mois dans les eaux
pétrifiantes.



Vous devinez le résultat de ce séjour
prolongé, puisque vous connaissez la
propriété de ces eaux qui changent en
pierre tout ce qu'on leur confie.

Flaupi était devenu un renard en pierre !



Gédéon en revendiqua la propriété.

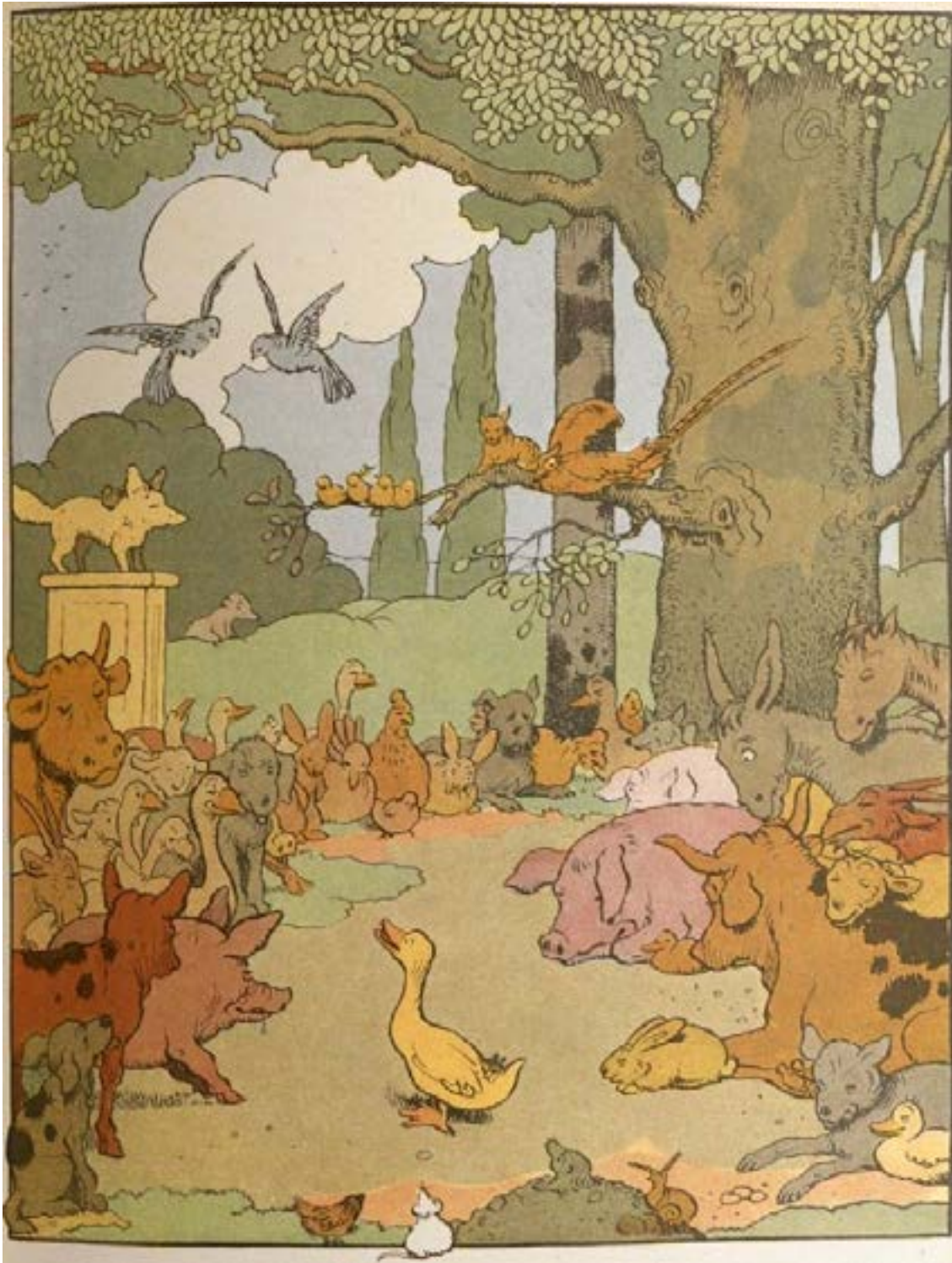
Il fit transporter Faupli par l'ours
Alexandre jusqu'à la clairière des
Fontaines où se dressait un socle jadis
occupé par une statue disparue au cours
d'une guerre.

On installa le renard statufié sur le
socle ; et tous les habitants des fermes
environnantes furent invités à venir voir
l'effet produit.



Un jazz s'était installé à quelques mètres de la statue ; et c'est au son d'une joyeuse musique que prirent leurs ébats, parmi les danseurs de rondes, les innombrables visiteurs.

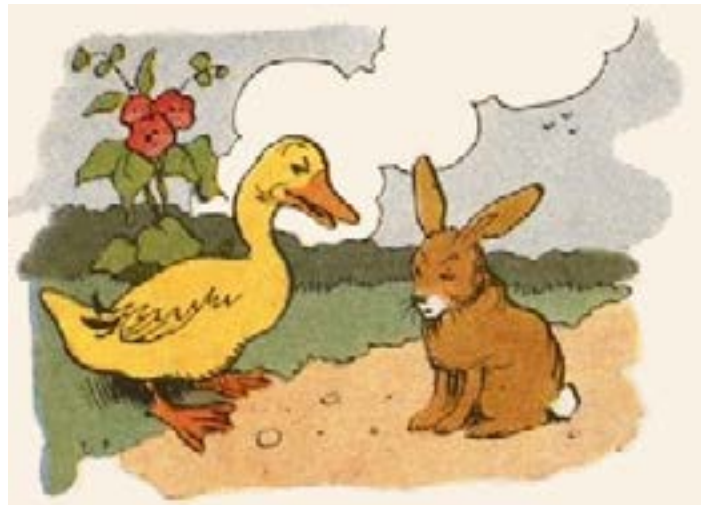
Gédéon enfin ramena ses amis à des mœurs plus calmes, plus honnêtes et plus familiales.



Les jours de fête, il recevait les hommages de tous les animaux de la contrée ; et il lui était agréable de profiter de cette circonstance, pour leur raconter les péripéties de sa traversée de l'Atlantique.

La Vallée, maintenant, est devenue un véritable Paradis.

Les jeunes gens respectent les gens âgés, les enfants obéissent à leurs parents, les ménages vivent sans l'ombre d'un nuage...



Il n'y a plus ni ivrognes, ni chapardeurs,
ni méchants garçons.

Gédéon est satisfait.

- Tout va bien, dit-il, a son fidèle
Sosthène. Tous sont heureux, et la
Postérité n'entendra jamais parler d'eux
puisque les peuples heureux, dit-on, n'ont
pas d'histoire...